**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée
**Band:** 5 (1884)
**Heft:** 6

**Artikel:** La province égyptienne du Bahr-El-Ghazal
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-132336

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

M. de Foucauld a fait récemment, en compagnie du célèbre rabbin Mardochée, un voyage de Fez au Wadi-Draa, par le Wadi-el-Abid et le Grand Atlas. Son itinéraire sur le versant méridional de l'Atlas permettra de rectifier les erreurs des cartes antérieures, dressées sur de simples renseignements, la partie qu'il a parcourue n'ayant été visitée avant lui par aucun Européen.

---

## LA PROVINCE ÉGYPTIENNE DU BAHR-EL-GHAZAL

Quoique l'attention publique se porte presque exclusivement sur la partie centrale du Soudan égyptien, sur Khartoum et les voies qui y conduisent d'Assouan et de Dongola, la partie méridionale connue sous le nom de Provinces de l'Équateur et du Bahr-el-Ghazal, n'en est pas moins digne d'intérêt. D'autant plus que, sous l'administration de gouverneurs européens, Emin-bey, pour le territoire à l'est du Nil-Blanc, et Lupton-bey, préposé à la province du Bahr-el-Ghazal, ce pays a pu jusqu'ici résister aux bandes envahissantes du Mahdi, et continuer à réaliser les progrès inaugurés par Baker, Gordon et Gessi. Abandonnées par le gouvernement égyptien, ces provinces feront vraisemblablement retour à la barbarie à laquelle elles avaient été récemment arrachées, et la porte du nord se fermera sans doute pour un temps, devant ceux qui tenteraient d'y rentrer pour les explorer et les civiliser. Au moins devons-nous profiter du moment actuel, pour faire connaître à nos lecteurs ce que nous apprennent de ce pays ceux qui y sont encore aujourd'hui, nous nous bornerons à la province du Bahr-el-Ghazal, et aux dernières explorations de Lupton-bey dans la partie occidentale de ce territoire, d'après les renseignements communiqués à la Société de géographie de Londres et publiés dans les *Proceedings* de cette Société.

La province du Bahr-el-Ghazal est située entre les 6°,30 et 9°,30 latitude nord, et les 22°,40 et 28°,40 longitude est de Paris. Bornée au nord par le Bahr-el-Arab, elle s'étend vers le sud jusqu'à quelques journées de marche du Congo. Ce qui la caractérise ce sont les vastes plaines ou steppes et les épaisses forêts qui couvrent des centaines de kilomètres carrés. Tout ce territoire est drainé par de nombreux cours d'eau et rivières, affluents du Bahr-el-Ghazal, qui, à l'époque des pluies, en transforment la plus grande partie en une immense nappe, si bien qu'il est difficile de trouver un coin de terre sèche pour y dresser son camp.

Avant 1878, il était tout entier entre les mains des chasseurs d'esclaves, dont Gessi-pacha brisa le pouvoir après de sanglants combats. Puis il établit un gouvernement juste et bon, rendit la confiance aux indi-

gènes et encouragea un commerce légitime. Pendant ce temps Lupton travaillait avec Emin-bey à l'exploration du pays des Bari, des Latouka et des Chouli. A la mort de Gessi, en 1881, il fut nommé gouverneur de la province du Bahr-el-Ghazal, et s'efforça de marcher sur les traces de son prédécesseur.

Pour maintenir ce territoire dans la dépendance de l'Égypte, il a eu six compagnies de troupes régulières et quatre de bachibozouks, gardant généralement les stations et veillant sur les affaires locales. Mais la grande force du gouvernement résidait dans les *Besingers*, esclaves armés, auparavant au service des chasseurs d'esclaves. Armés de fusils à deux coups, ils sont bons tireurs, soldats fidèles, et coûtent peu : quelques poignées de grain leur suffisent pour la marche ; l'uniforme leur paraît un article superflu ; la plupart d'entre eux sont recrutés du pays des Niam-Niam ; en réalité ce sont eux qui font tous les travaux pénibles.

Quant au commerce, les principaux objets sont l'ivoire, le caoutchouc, la gomme, le tamarin, qui abondent, mais couvrent à peine les frais de transport. Le pays pourrait produire du coton de quoi fournir le monde entier. Il y a aussi abondance de bon bois, que l'on envoie à Khartoum pour la construction de bâtiments, et pour celle des barques du Nil.

Au début, le commerce avec les natifs était très difficile. Ils avaient été traités avec tant de cruauté, qu'ils regardaient avec défiance tout étranger arrivant dans leur pays, et envoyaient régulièrement leurs femmes et leurs biens dans les montagnes, dès qu'ils entendaient parler de la venue d'une troupe de trafiquants. Mais peu à peu la confiance est rentrée dans leurs cœurs, et l'on pouvait espérer qu'au bout de quelques années toute cette région serait ouverte à un commerce honnête.

Si le climat est malsain pendant la saison pluvieuse qui dure cinq mois, et près des rivières où les ndigènes seuls échappent à la fièvre intermittente, en revanche, pendant la saison sèche, il est salubre, et s'améliore à mesure qu'on s'éloigne des rivières, aussi Lupton croit-il que la plupart des Européens pourraient s'y acclimater, à la condition d'avoir une vie active, de porter de la flanelle, de s'abstenir de spiritueux et de vivre des produits du pays.

Les principales tribus qui habitent cette vaste région sont les Bongo, les Denka, les Golo et les Djour. Les Bongo habitent le pays situé entre les 6° et 8°, dans la partie S.-O. du bassin du Bahr-el-Ghazal. D'un caractère doux, ils devinrent facilement la proie des gens de Khartoum, qui, depuis 1856, année où ils s'établirent dans la contrée, en emmenèrent des esclaves par milliers. Ils n'eurent pas l'idée de s'unir, mais

permirent aux soldats nubiens de s'emparer successivement de chacun de leurs villages, jusqu'à ce que tous fussent réduits à une sorte de vasselage. Le résultat de ce système fut qu'en peu d'années, de grands districts, naguère peuplés, devinrent à peu près déserts; aujourd'hui le nombre des habitants ne dépasse pas 100,000 âmes. Leur couleur est d'un brun-rouge, comme celle du sol sur lequel ils vivent. Les hommes seuls croient devoir se vêtir. Ils ne se livrent qu'occasionnellement à la chasse et à la pêche, et se nourrissent des produits de leur sol.

Le territoire des Denka, au N.-E. de celui des Bongo, a été décrit d'une manière détaillée par Schweinfurth. Ils appartiennent aux tribus les plus noires, sont généralement propres, et s'occupent surtout de l'élève du bétail ; ils possèdent d'immenses troupeaux. D'un caractère belliqueux, ils ont pour arme principale la lance. En opposition aux Bongo, les hommes, chez les Denka, ne portent aucun vêtement. Les Djour habitent entre les Bongo et les Denka, un petit territoire peu peuplé. Ils sont connus surtout pour leur habileté à travailler le fer.

Lupton a relevé les principales rivières de sa province : le Djour, le Biri, le Kourou, le Pango, etc., qu'il a trouvés navigables pendant six mois de l'année, pour des bateaux ne tirant pas plus de cinq pieds d'eau. Ce serait, pour les transports, une grande ressource, qui permettrait d'alléger le fardeau des nègres, et de conserver beaucoup de vies sacrifiées dans les longs voyages par terre. Dans un pays en partie désert, il est impossible de transporter l'ivoire à de grandes distances, sans souffrir beaucoup de fatigue, de faim et de soif, et sans perdre un grand nombre d'hommes. L'eau et les provisions sont rares ; les bêtes de somme font défaut ; les chevaux, les mulets, les ânes, les chameaux ne vivent pas plus d'une année dans ce pays, et le bétail des Denka n'est pas assez fort pour être employé au transport des colis. Lupton a fait un essai avec les bœufs des Baggara, mais ils sont morts au bout de peu de temps ; ils peuvent vivre encore assez bien dans les districts de pâturages des Denka, mais, dès qu'ils arrivent dans les stations un peu élevées, c'en est fait d'eux.

Lupton avait une provision de 2500 quintaux d'ivoire et de 300 quintaux de caoutchouc ; mais, pour l'envoyer à Meshra-el-Rek, station où s'arrêtait le service des vapeurs de Khartoum au Bahr-el-Ghazal, il lui aurait fallu 8500 porteurs, sans compter les soldats qui auraient dû accompagner ceux-ci. Et comment entretenir tout ce monde ? Il espérait que le gouvernement égyptien lui aurait fourni un petit vapeur, pouvant remonter jusque près de Dem-Ziber (ou Dem-Suleiman) ; c'eût été, pour le fisc, un revenu de 100,000 livres sterl.

Le pays abonde en gibier de toute espèce : rhinocéros, girafes, antilopes, hippopotames, buffles, lions, éléphants. Chaque année, dit Lupton, on tue de 5 à 6000 éléphants, et cependant il y en a toujours des multitudes. Il a essayé d'en prendre de jeunes pour les élever, mais chaque fois ils sont morts.

A l'époque où il écrivait, au commencement de novembre de l'année dernière, il était retenu à Djour-Ghattas par une révolte des Denka qui, avec les Nouer et les Mandala, mélangés aux Arabes, s'étaient joints aux partisans du Mahdi. Il avait dû leur livrer vingt combats. Les Denka en particulier lui avaient tué beaucoup d'hommes, entre autres Rafaï, un de ses meilleurs officiers, dans une bataille où celui-ci s'était emparé d'un drapeau donné par le Mahdi au chef Ballal-Nagour.

Les tribus nègres Bongo, Golo, Niam-Niam étaient tranquilles et heureuses. En revanche, les Djour, voisins des Denka, avaient vu ceux-ci leur brûler leurs récoltes avant qu'elles fussent coupées, et avaient été menacés de la disette.

Nos lecteurs se rappellent que c'est sous les coups d'assassins Denka qu'est tombé l'explorateur Schuver, lorsqu'il voulut s'avancer de Meshra-el-Rek à Djour-Ghattas. Lupton envoya un de ses officiers, Suttie-Effendi, contre le village de Rek, appartenant au cheik Kutsch, où le meurtre de Schuver avait été commis; le village fut brûlé, mais les meurtriers ne purent être pris. Lupton espérait néanmoins réussir à s'emparer d'eux. Il comptait ouvrir une campagne contre les Denka, mais devait attendre pour cela la saison sèche; en novembre tout le pays était sous l'eau, et il n'était pas possible de songer à marcher contre l'ennemi. Après avoir châtié les gens de Rek, il se proposait d'attaquer Mayendout, le grand vakil du Mahdi dans cette région.

La guerre empêchait Lupton de continuer l'exploration qu'il avait commencée à l'ouest de sa province, dans le Dar Banda, où il a pénétré jusqu'à Foro, par 6°,50 latitude nord et 21° longitude est de Paris. Il aurait beaucoup aimé à pousser au S. O., dans la direction de l'Ouellé, et à résoudre le problème encore contesté de son cours inférieur. Nous avons exposé en détails les résultats acquis par les explorations de Junker dans la région du cours supérieur et du cours moyen de cette rivière, et son voyage plus au sud jusqu'au point où il atteignit la Népoko, affluent du Congo (IV^me^ année, p. 107, 140, et carte p. 116; V^me^ année, p. 74). Junker a envoyé, de la résidence de Semio, à Lupton, qui l'avait invité a venir le voir à Dem-Ziber, une carte reproduite par Lupton pour les *Proceedings*, et dans laquelle se trouvent dessinées la Nepoko et son affluent,

la Nava, se réunissant sous le 1°,45 de latitude nord, pour couler à l'ouest où elles forment un grand lac, dont l'émissaire l'Arououimi se verse dans le Congo. Nos lecteurs se rappellent le lac Key-el-Aby, dont Lupton-bey annonça l'an dernier la découverte, rapportée par un de ses agents, Rafaï-Aga, et qui devait se trouver à quinze journées de marche de l'Ouellé. D'après Junker, le nom du lac est Mbwikeyebay.

Quant à l'Ouellé, si Lupton-bey n'a pu l'atteindre lui-même, il a reçu d'un de ses agents, envoyé aux stations que possède le gouvernement égyptien sur les bords de cette rivière, des renseignements qui lui ont permis d'ajouter quelque chose aux connaissances que nous ont apportées les explorations de Junker. Celui-ci n'avait guère dépassé la limite du 24° longitude est de Paris, soit sur l'Ouellé, soit sur le Bomokandi. Sous ce méridien-là, l'Ouellé coulait par 4° environ latitude nord, et d'après les renseignements reçus par Junker, le Bomokandi devait le rejoindre à 4 ou 5 journées à l'ouest, aussi sous le 4°, par 23°,40 longitude est de Paris.

De Foro, point extrême ouest de l'exploration de Lupton, celui-ci a envoyé vers le sud-ouest, à la station de Barousso, sur l'Ouellé, sous le 20°,40, un agent, qui a mis 44 heures environ pour franchir la distance de 144 kilomètres entre ces deux localités, ce qui, d'après les calculs de Lupton-bey, placerait le cours de cette rivière, appelée Kouta dans cette région, au nord du 5°. De l'endroit où Rafaï-Aga l'avait traversée, au sud du 4°, jusqu'à Barousso, elle décrirait donc un grand arc de cercle vers le nord, et le nom de Kouta qu'elle porte dans cette partie de son cours nous ramène aux indications de Nachtigal et de Barth, montrant l'un, l'Ouellé allant former le Bénoué, l'autre, le Chari. Les renseignements fournis par l'agent de Lupton confirmeraient aussi ceux qu'a rapportés Potagos, d'après lequel l'Ouellé a une direction occidentale, encore au delà du 20°,40 (v. II^me^ année, p. 62).

A Barousso, le Kouta a de 3 à 5 kilomètres de large; sur ses bords sont plusieurs stations, où les tribus du sud apportent de l'ivoire que Lupton fait acheter pour le gouvernement égyptien. A six jours en aval de Barousso, le Kouta, coulant toujours à l'ouest, reçoit un affluent du sud, le Noungo. Entre ce tributaire, le Kouta et le lac, au sud-est, qui, d'après les renseignements des indigènes, a 30 kilomètres de large et 50 de long, il y a plusieurs cours d'eau assez considérables, dont les principaux sont le Roubi, qui se jette dans le Kouta, le Terré, dans le Roubi, et le Mombago, dans le Noungo. Les tribus qui habitent entre le Kouta et le Noungo, sont celles des Moubensa et des Moubengué. D'autres tri-

bus sont disséminées entre le Kouta et le Mombago, ce sont les Ba-Rboa, les Ba-Ganyero, les Bou-Mamé, les Bou-Poutta, et plus au sud-ouest, les Ba-Nyambay. Autour de la station de Barousso, habitent les Banda et les Ingany. Au sud du Kouta, le pays s'appelle Rembéché, ou Limbéché.

Quelque incomplets que soient encore ces renseignements, ils semblent confirmer les hypothèses de Barth, de Schweinfurth, de Junker et de Casati sur l'Ouellé, cours supérieur du Chari. Nous ne voyons pas la possibilité de les accorder avec l'annonce toute récente de Stanley, dans la publication de l'Association internationale du Congo (p. 130), reproduite dans le *Mouvement géographique* de Bruxelles, et dans d'autres journaux, d'après lesquels le problème de l'Ouellé aurait été résolu par lui, dans le sens de l'Arououimi. « Nous arrivons le 20 novembre, dit Stanley, au village de Yambounga, en amont duquel la navigation de l'Arououimi est coupée par des rapides. Latitude 2°,13 au nord de l'équateur. En cette partie de son cours, l'Arououimi porte le nom de Bi-Yéré; plus haut on l'appelle Berré, puis Ouerré. C'est évidemment l'Ouellé de Schweinfurth. » Nous ne pensons pas que la ressemblance des noms Ouerré et Ouellé fournisse une preuve évidente en faveur de l'hypothèse de Stanley, qui nous paraît être encore sous l'influence de l'opinion émise lors de son premier voyage, en 1877. Comme nous l'avons dit (IV^me^ année, p. 142), le mot Ouellé, dans la langue Niam-Niam, signifie fleuve, rivière, grande eau, ce qui explique le grand nombre de cours d'eau portant les noms de Ouerré, Ouellé, Ouillé (v. la carte, IV^me^ année, p. 116).

Pour que l'Arououimi, remonté par Stanley jusque sous le 2°,13 latitude nord — il n'indique ni la direction, ni la longitude — fût l'Ouellé, quel détour ne devrait pas faire le Kouta de Lupton, depuis le confluent du Noungo, situé par 5° latitude nord, et environ 20° longitude est de Paris? D'ailleurs, d'après Lupton, plusieurs cours d'eau, affluents de l'Ouellé, ont une direction du sud-est au nord-ouest, ce qui indique qu'il y a, à une certaine distance au sud de l'Ouellé, une ligne de partage des eaux entre le bassin de cette rivière et celui du Congo. Le Bi-Yéré, Berré et Ouerré de Stanley, nous paraît être la *grande rivière* de Junker, formée par la réunion de la Nepoko et de la Nava, coulant sous le 2°, dans une direction occidentale. La ligne de faîte de Lupton serait la prolongation de celle qu'a signalée Junker entre la Nepoko et la Nava au sud, et les affluents du Bomokandi au nord.

Au reste nous ne serons plus bien longtemps en suspens. Le D^r^ Cha-

vanne ou le lieutenant Massari ne s'arrêteront pas en chemin ; ils traverseront la région équatoriale, du 2° au 5°, et en relèveront l'hydrographie et l'orographie, de manière à résoudre définitivement le problème de l'Ouellé. Quelle que soit cette solution, ce sera bien par la porte du sud que, comme nous le pressentions, l'exploration de l'Afrique centrale au nord de l'équateur, pourra poursuivre ses progrès. Puisse-t-elle aussi, par la solution à l'amiable de la question de la navigation du Congo, n'y voir pénétrer après elle qu'une civilisation vraiment pacifique et chrétienne.

---

## BIBLIOGRAPHIE [1]

Africana ; or the Heart of heathen Africa, by the Rev. *Duff Macdonald*. Aberdeen (A. Brown et C°), 1882, 2 vol. in-8° avec gravures, prix : 21 sh. — L'intérêt que les découvertes de Livingstone éveillèrent en Écosse, en faveur des indigènes de l'Afrique centrale, se manifesta par un déploiement de zèle missionnaire dans les deux grandes églises de ce pays, auxquelles sont dues les stations de Blantyre, création de l'Église établie, et de Livingstonia relevant de l'Église libre. Quoique appartenant à des communautés différentes, les missionnaires ont néanmoins le sentiment qu'ils travaillent à une œuvre commune, et maintiennent entre eux les rapports les plus fraternels. M. Duff Macdonald, un des missionnaires de Blantyre, revenu en Écosse, a exposé, dans ces deux volumes, le résultat de ses expériences, au service de l'œuvre à laquelle il avait été appelé à concourir. Son récit est de nature à dissiper les préventions qui se sont fait jour à l'égard de cette station, ensuite des conséquences fâcheuses auxquelles les missionnaires furent entraînés, par l'obligation que leur avaient imposée les directeurs de la Société, d'agir envers ceux des indigènes qui s'étaient groupés autour d'eux, comme des magistrats investis d'une juridiction civile. Aujourd'hui les missionnaires de Blantyre ont été déchargés de ces fonctions étrangères à leur vocation. Sans doute les difficultés que leur crée la présence de nombreux esclaves fugitifs ne sont pas diminuées et leur imposent le devoir d'une grande prudence ; mais on est heureux de savoir que, tandis que les croiseurs européens s'efforcent d'arrêter les négriers le long des côtes de l'Afrique orientale, il y a, à l'intérieur, des

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*